

Un jour, peut-être

LI MOLLET

Certains jours chercher l'écart du chuchotement, dans le crépuscule accueillir l'imprécis. Tirer un rideau de côté. Je me mets sur la pointe des pieds, les mains croisées derrière le dos. Ce qu'on pourrait faire et penser, dis-je, ce qu'on devrait connaître. Il prend une pomme et la fait tourner et rouler sans mordre dedans. Je pose mes doigts sur ses lèvres. Le non-désir est indésirable, dis-je, c'est maintenant, juste-là, que l'image pourrait se multiplier. Dehors, un battement d'ailes gris. Je veux beaucoup, dit-il, peut-être que je veux plus, ça a toujours été bien risqué. Je dessine quelques pelotons sur un petit bout de papier. Voilà mes origines, dis-je.

Le rouge de la vigne sauvage annonce les jours courts, les marrons et le rhume. Les papillons s'enroulent en cocon sous de fines branches. Le quotidien peut s'observer. Les lacunes sont tolérées. Le provisoire est donné. Le trouble inévitable. Espérée alors la possibilité de métamorphose. Dans tant d'abondance, dit quelqu'un, il vaut la peine de vivre en ascète. Ma tentative d'observer le monde la tête en bas a échoué contre les plis tombant de mes vêtements. Même cette pièce noire n'est pas avare d'images. On peut agir en s'accordant au changeant, dit-il et gratte une tache sur sa manche. Ça pourrait toujours arriver à nouveau, la répétition du semblable, dis-je.

De deux doigts chercher le cheveu ballant devant mon œil et se prenant dans les cils. Passer la main sur la tête. Dès aujourd'hui il est permis aux jeunes Turcs d'aller à l'école avec des cheveux longs, dit-il et replie le journal. Dans la cuisine je mélange de la farine, du sel, de l'eau et un peu d'huile. La pâte colle à mes mains, comme s'il fallait me rappeler quelque chose. Devant la fenêtre un milan plane, passe, suivi par deux bruyants corbeaux. Dans les bois à chaque pas le feuillage ferait un léger bruit, dit-il, les dames voilées et les chevaliers bagués se cacheraient sommairement. Leur parfum n'appellerait pas que lui à s'approcher.

Les quelques heures à libre disposition, si ce n'était une illusion. Du reste on peut toujours se tromper, dis-je. Debout, à la table, il lève brièvement le regard. Ses mains plient une feuille de papier en un avion. C'est des bords que tout dépend, dit-il. Dans le miroir, la peau fripée. Je couvre mes yeux des deux mains. L'une des mains n'est pas l'autre. Là bosselle le majeur et ce qu'il y aurait d'autre à déplorer, dis-je. Qui griffonne tant de mots, dit-il. Ou plie tant d'objets volants, dis-je, on s'étonne de tout ce qui peut en résulter. Hier j'ai joué la dame. Quelqu'un m'a tenu la porte. Quelqu'un m'a saluée dans la rue. Dans le bus on m'a offert une place assise.

Comment continuer comme avant, quand les arbres laissent tomber toutes leurs feuilles, dis-je. L'enfant s'exerce à parler, en privilégiant certains mots. En haut n'est pas en bas, n'est pas dehors, n'est pas dedans. Maintenant n'est pas après, pas avant. Sa main caresse le chat extraordinairement doux. Devant la maison, l'un laisse vrombir son moteur. Un mouvement rapide, là où aucun n'est prévu. L'indigné cri poussé aux coups de l'horloge à deux timbres. Ding-dong, l'enfant chante et sourit. Je coupe les forsythias fanés, les roses défeuillées. Les peintres appellent ça l'essorage, quand la main sépare le pinceau de l'excédent de couleur, dit-il.

On pourrait faire plus que ce qu'on fait, dis-je. Pourquoi se prouver au monde, dit un

jeune homme. Pourquoi se prouver quelque chose à soi-même. Quand le bus passe devant la maison, les fenêtres vibrent, le son du bourdonnement se perd contre le mur. Je vais bien, dit la jeune femme. Je chante rarement dans les aigus. L'en haut en bas des coloratures et le vibrato peuvent s'exercer. Il s'approche de la fenêtre. Le marchand de fruits à l'époque prenait toutes les pêches dans la main, les faisait tourner et les posait à nouveau, dit-il. Entre-temps quelques personnes flânent à travers le parc, bien que ça se soit rafraîchi. Un homme est empêché par un jardinier de déverser de l'essence.

Comme le brouillard se pose sur les maisons. La crise, disent certains, secoue les toits. Les cheminées oscillent dans leur ancrage. Je cuis des pommes de terre en robe des champs. Qui a connu la pauvreté, dit quelqu'un, en a toujours à nouveau peur. Il nettoie les verres de lunettes avec un tissu fin. Vois-tu la fissure dans la façade. Vois-tu le turet. Vois-tu la silhouette. Ou rien du tout, dis-je. Je ne peux rien vouloir ou pouvoir d'autre, dit-il, fait un signe d'une main légère et va à la porte. Ce que j'ai fait est vite nommé, dit une femme. Clanisé, stocké, entassé et tiré dans la longueur. J'aimerais planter des hortensias bleus, dis-je.

Quatre jeunes traitent le couple de touristes de banchieri et banditi. Des synonymes peuvent être pertinents, dis-je. Des interversions également, dit une femme. Pour les vacances à la mer elle a renoncé à autre chose, mais ça ne se voit pas, dit-elle. Ça sent le jasmin fleuri, des frondes de palmiers penchent hors des pots sur les roues qui attendent d'être mis à l'abri pour l'hiver. L'homme à la table de jardin dirige le crayon d'une main serrée au point que les articulations ressortent clairement. Au sol traînent une veste et un sac à dos comme s'ils étaient des corps usés. Nous pourrions marcher le long de la plage, dis-je et resserre un peu les lacets de mes chaussures.

Le vieux chat, par exemple, connaît quelques habitudes. Soigneusement ses griffes gratte la terre de toutes les directions vers le milieu. Dans la chambre, une caisse de livres tachés d'acariens de poussière. Quelqu'un devrait s'en occuper, dit-il. Je m'en vais sur la pointe des pieds. Demain attendent d'autres urgences. Aimer – ou sa peau, son odeur. Comment traduire vérité ou liberté? Quelqu'un dit, ce serait beau, si le jour se penchait dans le vent. La langue des choses perdrait sa clôture. La trouvaille stimulait les sens agréablement; autrement. Inévitable que d'autres s'en parlent la tête rouge.

Tout est encore là. Les rues avec les maisons endormies, le noyer qui les dépasse toutes. Les escaliers raides, une ampoule ballante. Chacun doit se soucier de sa propre lumière, dit l'homme et sourit. L'odeur de charbon, le tapis aux poils rêches. Autrefois je m'asseyais sous la table et rêvais, le monde avait quatre jambes, le ciel était dur. La grand-mère m'offrait une vignette scintillante. La fille portait un bandeau rose dans les cheveux et dans les mains un panier rempli de fleurs. Le corps retenu, la clef est tournée. Trouvé une jambe libre dans le présent. Je peux m'arranger avec l'absent, dis-je.

Une buse agite ses ailes contre le courant qui la tire vers les hauteurs. Elle se tourne et vole avec le vent. Un homme debout au bord de la route tapote bruyamment sur un appareil. Que devrait faire quelqu'un, quand le dépassement de son effort ne produit aucun retentissement, quand il se tient à l'écart, quand seul son écho le trouve. La langue minutieuse, dis-je, aucun mot qui ne serait pas soupesé, par exemple ici dans ce livre. Le soir le pianiste réussit à décevoir toutes les attentes. Être assis là et entrecroiser les doigts étroitement les uns avec les autres, de sorte que se forme un espace de main intérieur.

Li Mollet, *irgendwann vielleicht*, Berne, Taberna kritika, 2015. Poèmes choisis et traduits de l'allemand par Nathalie Garbely.

biblio

Erzählen macht Sinn

Avec Wolfram Malte Fues et Elisabeth Wandeler-Deck, Zurich, Ed. Howeg, 2017.

irgendwann vielleicht

Berne, Ed. Taberna kritika, 2015.

Poèmes

Tr. de l'allemand par Cécile Wasjbrodt, textes tirés de *sondern*, in *LITTERAll*, *Anthologie annuelle de littératures allemandes* n°21, Paris, 2014.

sondern

Berne, Ed. Taberna kritika, 2012.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation Cœrtli, de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO EVA MOLLET

bio

L'AUTEURE Née en 1947, Li Mollet suit de nombreuses formations et exerce plusieurs métiers avant de faire des études en sciences de l'éducation et en philosophie. Jeune adulte, elle se procure un premier carnet de notes. Depuis, elle ne cesse de consigner des impressions, de saisir des observations, de retenir des pensées. Avec le temps, se densifient ses textes qui se caractérisent par «une narration littéraire expérimentale qui ne raconte pas, un lyrisme fragile et nuancé qui veut rester prosaïque» (Simon Aeberhard, *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*). Elle a reçu plusieurs prix, notamment le Prix de littérature du Canton de Berne 2013 pour son recueil de prose poétique *sondern* (voir biblio sélective ci-contre). Elle est également auteure d'essais sur l'art et la pédagogie. Elle vit sur les hauteurs de Berne.

LA TRADUCTRICE Née en 1983, Nathalie Garbely vit à Genève où elle mène diverses activités, après des études en littérature comparée et plusieurs séjours à l'étranger. Elle écrit des poèmes et traduit, de l'allemand principalement. Elle collabore régulièrement à des revues de critique littéraire, organise des rencontres et programme des lectures, notamment pour les Journées littéraires de Soleure 2017. En 2014, elle a co-fondé avec Isabelle Sbrissa LE CADDIE, bibliothèque itinérante et multilingue de poésie contemporaine. Elle a rencontré Li Mollet et découvert ses textes aux Rencontres de Biènn 2015. Elle évoque la traduction des poèmes ci-dessus dans un texte à découvrir sur www.lecourrier.ch/auteursCH